

ASSOMPTION DE MARIE

1^{ère} Lecture : Apocalypse 11,19a ; 12,1-6,10abI. Contexte

Ce texte fait partie du début de la 7^{ème} des trompettes, lesquelles sortent du 7^{ème} sceau ouvert par l'Agneau au chapitre 8 et clament trois grands Malheurs. La 7^{ème} trompette clame le 3^{ème} grand Malheur mais d'une façon différente de celle dont les 6 trompettes précédentes clamaient les deux premiers malheurs. Ceux-ci parlent de cataclysmes très obscurs, incompris de tous et apparemment inutiles, qui adviennent contre les impies de la terre (8 - 9) et que doit subir l'Église pour vivre la Pâque de son Seigneur (10 - 11). La septième trompette en effet décrit le troisième malheur d'une façon plus claire : elle dévoile les combats qu'avec l'aide de l'Église céleste l'Église du Christ sur terre entreprend contre les champions de Satan, décidés à la perdre, à l'approche du jugement eschatologique (11,15-15,4). Elle commence par la proclamation des 24 Vieillards assurant que le royaume du Christ est acquis définitivement ; puis vient notre texte qui parle de la Femme et du Dragon qui la poursuit.

Que signifie cette obscurité des 6 trompettes et le brusque changement en une clarté relative de la 7^{ème} trompette ? Pour le comprendre il nous faut revenir aux 7 sceaux. Les 6 premiers sceaux ouverts par l'Agneau, Jean les voit en plein mouvement, en cours de réalisation, passant devant lui et disparaissant à ses yeux, sauf le 6^{ème} sceau qu'il voit plus en détails et tendant vers son achèvement. Ils sont une première évocation, encore toute extérieure, des interventions du Christ dans le monde hostile pour amener son Église à vivre des réalités du Ciel. Les 7 trompettes, qui servent à proclamer, commencent à dévoiler le caractère divin de ces mêmes interventions du Christ et le résultat qu'elles provoquent sur les habitants du monde et de l'Église. Tous en sont bouleversés, en souffrent, mais ne comprennent pas et réagissent en conséquence. C'est seulement avec la 7^{ème} trompette que les choses deviennent plus claires et plus compréhensibles, mais elles apparaissent encore sous formes de signes, ce qui exige non seulement la foi mais aussi la réflexion, pour en découvrir le sens.

Notre texte reprend donc le Plan de Dieu d'une façon plus complète et plus profonde. Ce sont les signes de la Femme et du Dragon, mais ils disent bien plus, comme nous allons le voir. Je mettrai à part le verset 19 initial.

II. Texte1) L'arche d'Alliance dans le Temple céleste (v. 19)

- v. 19 : Ce verset est important pour comprendre la suite. Quel est ce Temple et quelle est cette arche d'alliance, vus par Jean ? Pour savoir ce dont il s'agit, voyons seulement deux textes de l'Ancien Testament, l'un tiré de la Loi, l'autre tiré des Prophètes :

- a) Ex 25,9 : il s'agit du Tabernacle et de son contenu (l'arche aussi) que Moïse doit construire au désert. Il est appelé ainsi parce qu'il était fait avec la tente, mais il sera appelé Temple, lequel Salomon le construira en pierres. Or, dit le texte, Moïse doit le faire « *selon le modèle qu'il a vu sur la montagne* ». Au sommet de la montagne, représentant le Ciel, il y a donc un Temple que Moïse doit reproduire sur terre. C'est ce Temple et cette arche célestes que Jean voit.
- b) 2 Mc 2,4-8 : le verset 4 reprend Moïse et le 8 reprend Salomon : Jérémie, qui a annoncé la destruction du Temple, a caché l'arche d'Alliance et la tente [dans la

montagne d'Ephraïm] , et a prédit qu'on les retrouvera, lors de la nouvelle Alliance, revêtus « *de la gloire du Seigneur et de la Nuée* ». Ici aussi l'arche et la tente véritables ne sont pas ceux de la terre, mais sont dans le Ciel. C'est cette arche et cette tente célestes que Jean voit.

La fin du verset est omise : elle parle des phénomènes accompagnant les Théophanies, c.-à-d. les apparitions de Dieu. Ces phénomènes expriment donc la présence de Dieu dans ce Temple et cette arche célestes, et confirment l'existence de la nouvelle Alliance accomplissant la Loi et les Prophètes. C'est à propos de cette arche d'Alliance présente dans le Temple de Dieu qu'apparaissent les deux signes qui suivent : le signe de la Femme se détache de l'arche dans le Temple, c'est une autre expression de cette arche, comme nous allons le voir tout de suite, et c'est pourquoi il est appelé « *un grand signe* » ; et le signe du Dragon vient s'opposer à cette arche, et c'est pourquoi il est appelé « *un autre signe* ».

Voyons maintenant le sens du Temple seul, car on peut dire la même chose de l'arche. Vu dans le Nouveau Testament, le Temple est d'abord le corps de Jésus (Jn 2,21), c'est aussi Marie (appelée arche d'Alliance), c'est l'Église (1 Co 3,16), et c'est chaque fois des chrétiens vivant de la grâce du Saint-Esprit (1 Co 6,19). Nous voyons donc que le Temple voulu par Dieu, c'est l'homme. De là il est facile de déduire que dès les origines Dieu, en créant Adam et Ève comme figure du Christ (Rm 5,14), voulait faire d'eux son Temple. De fait, il a créé l'homme « *à son Image* », c.-à-d. à l'Image de son Fils incarné (Col 1,15), et c'est pourquoi le Christ est appelé le nouvel Adam et Marie la nouvelle Ève. Le Temple signifie donc plusieurs choses : l'homme, le Temple, Israël, Jérusalem, Marie, Jésus, l'Église, le chrétien. Notre texte contient tous ces sens, vus dans une seule perspective, et est susceptible de huit interprétations.

2) Les deux signes en conflit (12,1-6)

- v. 1 : C'est sous la forme de la Femme que Jean voit maintenant le Temple céleste, ce qui confirme que l'homme est le Temple de Dieu. Mais pourquoi la Femme et non l'homme ? Pour deux motifs :
 - a) Selon la Création, la Femme représente toute humanité tournée vers Dieu ;
 - b) Selon la Rédemption, l'humanité doit devenir l'Épouse de Dieu et engendrer le Christ.

Donc, selon le Plan de Dieu, cette Femme est l'Église, mais l'Église vue dans son mystère divin, c.-à-d. l'humanité sauvée, telle que Dieu la voulait et qu'elle sera dans l'éternité, et qui existait déjà figurée dès les origines. Nous ne sommes pas habitués à voir les choses dans leur mystère, c.-à-d. comme Dieu les voit et les veut. C'est ici l'occasion d'élargir nos connaissances. Voyons-le brièvement.

En fait, il y a seulement l'Église depuis la Création jusqu'à l'éternité. Pour comprendre cela, nous devons nous placer à la fin, à l'Église du Ciel. Or, quelle est cette Église du Ciel ? C'est l'assemblée de tous les hommes sauvés, de toutes langues, peuples, nations, races. Dès lors, l'Église commence avec Adam et les nations, qui, à cause du péché, sont divisées, dispersées, perdues, et ne peuvent donc pas être appelées Église, terme qui veut dire rassemblement dans l'unité. Puis, l'Église prend forme et est ébauchée avec Israël : c'est en effet avec Israël que le terme « *église* » apparaît, pour désigner la convocation des appelés à célébrer le culte de Dieu [Dt 4,4]. Ensuite, l'Église prend naissance avec le Christ qui l'a fondée par le Saint-Esprit à partir des apôtres, elle peut en porter vraiment le nom, parce qu'elle est l'humanité rachetée par le Christ, et parce qu'elle l'est en tout temps et en tout lieu, et pas seulement quand elle célèbre le culte comme ce le fut pour Israël ; cependant, si « *elle est sans tache, ni ride, ni rien de tel mais sainte et immaculée parce que le Christ se l'est présentée toute*

resplendissante par le bain d'eau » (Eph 5,26-27), ses membres ne vivent pas pleinement de sa sainteté, de son unité, de sa fidélité, et elle pèrègrine dans l'humilité de la chair, dans la faiblesse, les humiliations, les combats, les persécutions. Enfin, l'Église resplendira dans la gloire du Christ, laquelle sera toute l'humanité de tous les temps dans la béatitude éternelle : la Jérusalem céleste.

Cette Femme, que Jean voit, c'est l'Église dans ce sens profond et plénier. C'est donc aussi Marie qui est à la fois la fille aînée de l'Église et le modèle de l'Église. Elle est la première expression de l'Église et c'est pourquoi, comme l'Église, elle est appelée la Nouvelle Ève, la fille de Sion, l'immaculée, la mère des enfants de Dieu, la reine du Ciel. En même temps elle est la figure ou modèle de l'Église. Comme elle a permis l'Incarnation du Verbe, c.-à-d. les épousailles du Fils de Dieu avec l'humanité qu'il a reçue d'elle, Marie a un lien particulier avec l'Église qui est l'Épouse du Christ et la mère des chrétiens. Et, comme elle fut sans péché, reçut de Jésus d'être la mère de son disciple bien-aimé, et est maintenant dans la gloire de Dieu avec son corps, Marie est un phare qui éclaire et oriente l'Église, elle est un refuge pour les pécheurs, un réconfort pour les fidèles, une avocate pour leurs prières, une conseillère pour leur conduite, un soutien pour les persécutés, un rempart contre les hérésies, etc. En bref, elle est tout et elle obtient tout ce dont les chrétiens ont besoin pour atteindre le port de la béatitude céleste. On peut ainsi faire un parallèle entre l'Église Sainte et Marie : Marie ne fait rien d'autre que ce que l'Église doit faire, et l'Église trouve en Marie le modèle parfait qu'elle doit imiter, en tant qu'épouse du Christ.

« *Soleil* » : c'est le Christ illuminant la Femme de sa gloire. « *La lune* » est le monde changeant et versatile que la Femme maîtrise et soumet au Christ. « *Les douze étoiles* » sont les douze apôtres et les saints formant les douze tribus d'Israël.

- v. 2 : « *torturée par les douleurs de l'enfantement* », littéralement on a « *elle hurle dans les douleurs et les tourments pour enfanter* ». Ces tourments sont ceux que les vagues faisaient subir à la barque (dimanche dernier). Ces douleurs de l'enfantement, ce sont donc les souffrances de l'Église pour enfanter le Christ dans les âmes, comme le disait Paul : « *Mes petits enfants, vous que j'enfante à nouveau dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous* » (Ga 4,19). Ces douleurs sont aussi celles de Marie, mais, comme elle n'a pas subi les châtiments d'Ève pour enfanter et éduquer Jésus durant sa vie cachée (sauf quelques événements anticipatifs de sa vie publique, indiqués en Matthieu et en Luc) et comme elle conçut Jésus du Saint-Esprit et était sans péché comme lui, ses douleurs sont les souffrances rédemptrices du Christ qu'elle a portées avec lui jusqu'à la Croix.
- v. 3 : « *Le Dragon* ». Au v. 9, il est appelé « *Satan, Diable, celui qui égare toute la terre* ». C'est le Prince de ce monde, qui asservit tous les hommes depuis le péché d'Adam, l'ange Lucifer déchu, qui porte envie aux hommes et travaille à les séparer de Dieu. Il est, comme Amaleq, le mal par excellence, il suscite toutes sortes de maux, les divisions, les persécutions, les guerres, les atrocités, les tortures, et il pousse au désespoir, comme ce fut le cas de Judas en qui il entra et qu'il amena à se pendre. C'est lui qui, plus loin, suscite la première bête, la deuxième bête, les faux prophètes, l'Antéchrist. Jean le nomme d'abord « *Dragon* », parce que, dans la Bible, il est à la fois terrestre, céleste et marin, c.-à-d. présent partout. Il est le père du mensonge, le Méchant, le trompeur jusqu'à se déguiser en ange de lumière (2 Cor 11,3.14).

« *Rouge-feu* » exprime, d'une part, le sang des martyrs qu'il fait verser, et, d'autre part, la haine dont il brûle et qu'il veut communiquer. « *Les sept têtes* » signifient les nombreux potentats par lesquels il mène les peuples. « *Les dix cornes* » représentent les innombrables forces dont il se sert pour vaincre. « *Les sept diadèmes* » symbolisent les multiples triomphes auxquels son règne incontesté asservit le monde.

- v. 4 : décrit deux activités particulières du Dragon. D'abord « *il balait le tiers des étoiles et les jette sur la terre* ». Ce tiers des étoiles précipitées, ce sont les apostats, c.-à-d. ceux qui ont cru au Christ puis l'ont renié ; ils sont précipités sur la terre, c.-à-d. qu'ils perdent leur dignité céleste et gisent parmi les hommes perdus. Ensuite, il s'acharne à saisir l'enfant de la Femme sur le point d'enfanter. Comme la Femme existe depuis les origines, le Dragon aussi, ainsi que l'inimitié entre la Femme et le Serpent, entre la semence de la Femme et la semence du Serpent (Gn 3,15). Il en est de même de l'enfant qui est le Christ. Dès les origines, l'humanité était destinée à enfanter le Christ, et chaque enfant, *τεκνον*, de l'humanité est une ébauche du Christ enfant. Celui-ci était présent mystérieusement en Abel, en Noé, en Isaïe, dans les fils d'Israël, dans le fils de David, jusqu'au jour où il naît de la chair de Marie, et il est présent tout au long du Temps de l'Église où il est enfanté et formé en chaque chrétien. Nous comprenons mieux, par là, ce qu'est l'enfantement dans la Bible. Parce que le Christ est Dieu qui s'est fait homme, chaque enfant est don de Dieu et fruit de la terre, mais ne l'est parfaitement que dans le Christ. Dans toutes ces conditions terrestres, des origines à la fin, le Christ est toujours l'enfant de la Femme, et l'objet de la haine du Dragon.
- v. 5 : cet enfant est maintenant dit « *fils, mâle* », parce qu'il doit exécuter l'œuvre du Salut. Si le féminin reçoit, édifie et entretient le Plan de Salut, le masculin établit, façonne et fait réussir le Plan de Salut. C'est pourquoi le Christ, fils et mâle, est dit « *celui qui fera paître toutes les nations avec un sceptre de fer* », c.-à-d. conduira et nourrira avec fermeté et succès. Avant cela, il monte au Ciel pour recevoir les pleins pouvoirs divins de régner, et c'est pourquoi il est de nouveau appelé « *enfant* » [*τεκνον*]. Cette ascension est figurée, à son tour, par celle d'Hénok, d'Élie, et permettra celle des élus et de chacun d'eux. Elle représente celles de tous les enfants de la terre, vivants et morts, qui attendent la Parousie où Jésus enfant devenu l'Homme nouveau et glorieux, jugera et règnera, et où tous les enfants transformés en lui régneront avec lui.
- v. 6 : « *La Femme s'enfuit au désert* », c.-à-d. dans ce lieu éprouvant de l'existence humaine où l'on se prive de toutes les séductions du monde pour écouter Dieu, être formé par lui, demeurer en lui, ce qui est « *être nourri par lui* » [v.6b : omis ; de même « *1260 jours* » : le temps terrestre de l'Église qui précède la Parousie et le Jugement dernier (comme en Ap 11,3, et les 42 mois de 30 jours de Ap 11,2 et 13,5, repris au v.14 : « *Un moment, des moments...* »), c.-à-d. la période de l'Antéchrist.

3) Défaite du Dragon par les ciels en joie (v. 7-12)

- v. 7-9 (omis) : un combat a lieu dans le ciel, entre Michel et ses anges et le Dragon et ses anges. Ceux-ci sont vaincus et précipités sur la terre où ils poursuivent la femme (v.13-18 : 3^{ème} partie du chapitre).
- v. 10-12 : cette « *grande voix dans le Ciel* » [*φωνη μεγαλη*] est celle de l'Église de tous les temps, de tous ceux qui, depuis Abel, des origines à la fin du monde, ont aussi vaincu le Dragon par le sang du Christ et par leur fidélité à Dieu jusqu'à la mort. Cette victoire sur Satan ramène, rapporte à Dieu et au Christ le salut, la puissance, la royauté et le pouvoir qu'ils attendaient de l'Église.

Conclusion

Dans cette vision qui montre toute l'Histoire Sainte en état et en cours d'accomplissement, c'est spécialement l'humanité du Christ qui est soulignée, et soulignée d'une

façon indirecte par la Femme et d'une façon directe par l'enfant de la Femme, enfant destiné à gouverner toutes les nations. Nous voyons habituellement le Christ Jésus comme l'homme mâle qui est né à Bethléem, a vécu en Palestine, est mort et ressuscité, est assis à la droite du Père et vit dans l'Église par le Saint-Esprit. Cette façon de voir est tout à fait vraie, importante et capitale. Notre texte insiste aussi sur ce point, puisque c'est à cause du Christ que la Femme et le Dragon sont évoqués : quand la Femme apparaît, elle est déjà enceinte, et le Dragon vient uniquement pour dévorer son enfant. Cependant, nous remarquons aussi qu'après le Christ enfant, la Femme a une grande importance : c'est même elle qui apparaît avant son enfant et qui enfante le Christ. En elle, nous avons une dimension qui, à propos du Christ, complète celle de sa présence sur terre : la dimension universelle, que nous ne pouvons pas négliger, mais que nous risquons de négliger parce qu'elle est plus profonde et plus vaste que nos contingences immédiates, et qui relève de la totalité du Plan de Dieu. Pour que nous comprenions cela, le Saint-Esprit a fait voir à Jean, en premier lieu, le Temple et l'arche d'Alliance, ébauche palpable et restreinte de l'humanité en qui Dieu veut habiter. Puis il fait voir, se détachant de ce Temple bien connu d'Israël, et remontant plus haut qu'Israël, la Femme qui est l'humanité à l'origine, celle d'Adam, créée pour devenir l'Épouse de Dieu. Or, en s'incarnant, le Verbe ne s'est pas fait homme mâle seulement, il a assumé la nature humaine, donc toute l'humanité, celle de tous les hommes. L'humanité est donc aussi le Christ en tant qu'elle est assurée par lui. Au fond, le Verbe a créé l'humanité dans le but de l'assumer à son Incarnation : comme Dieu, il existe avant l'humanité, mais comme homme il vient après, en naissant d'elle. Voilà pourquoi elle est créée pour être assumée par le Verbe, voilà pourquoi l'humanité est la Femme, et pourquoi le Christ ne pouvait venir que de l'humanité-Femme tournée vers Dieu et attendant de recevoir le Verbe pour l'enfanter. Elle est Vierge : son époux n'est pas évoqué, parce que son Époux, c'est Dieu.

Marie est cette Femme, cette humanité par excellence, parce qu'elle réalise ce que l'humanité attendait d'être depuis les origines : l'humanité attendait d'être épousée et fécondée par le Saint-Esprit ; Marie est l'Épouse et la Mère de Dieu. Marie existait donc, d'une certaine façon, dès la Création : c'est pourquoi on l'a appelée la fille de Sion et, plus profondément, la nouvelle Ève. En Marie, toute l'humanité reçoit et enfante de Dieu, communique tout ce qu'elle est au Christ, et celui-ci divinise cette humanité assumée et en fait son Corps, l'Église. Voilà pourquoi Marie est aussi la figure et la Mère de l'Église. Il s'ensuit que, si Marie a effectivement donné au Christ l'humanité qu'elle était, c.-à-d. si l'humanité du Christ n'est autre que celle de Marie, le corps de Marie monte aussi au Ciel comme celui de Jésus. Et, comme le Christ monté au Ciel assume les souffrances de son Église terrestre, Marie au Ciel assume les souffrances de l'Église pour qu'avec elle et comme elle l'Église enfante le Christ dans les âmes et les éduque à la fidélité jusqu'à la mort. L'Assomption de Marie nous révèle encore autre chose : si Marie, elle, une simple créature, est dans la gloire de son Fils, c'est pour nous assurer que l'Église est destinée aussi à vivre un jour dans cette gloire divine. Tout, dans cette lecture, est présenté par rapport à l'eschatologie finale, car c'est ce point de vue qui la fait comprendre.

Épître : 1 Corinthiens 15,20-27a

I. Contexte

Ce texte est un extrait du chapitre qui traite de l'importance de la résurrection et de la nécessité d'y croire. Parmi les Corinthiens, plusieurs affirmaient, contrairement à l'enseignement constant des apôtres et de Paul lui-même, qu'il n'y a pas de résurrection, ni pour le Christ qui serait seulement retourné chez Dieu, ni pour eux-mêmes, ni pour personne. Après avoir rappelé, sur ce point, l'enseignement qu'il leur a transmis, l'affirmation des Écritures, et les apparitions aux siens de Jésus ressuscité, Paul dit que le Christ leur est étranger, et que leur foi en lui s'écroule s'il n'est pas ressuscité, que leur vie chrétienne actuelle est inutile si eux-mêmes ne ressusciteront pas, que la prédication de l'Église est une tromperie si elle annonce ce qui n'existe pas.

Vient alors notre texte. Nous l'aurons encore au 34^{ème} et dernier dimanche de l'Année A. Parcourons-en les grandes lignes.

II. Texte

1) La vie nouvelle de l'humanité par la résurrection du Christ (v. 20-23)

- v. 20-21 : Paul parle de la mort et non du péché qui en est pourtant la cause. Il se situe donc après le péché, après la résurrection de Jésus, et après le don du Saint-Esprit à l'Église. Son intention est en effet celle-ci : bien que nous soyons régénérés par le Christ, nous devons encore mourir. C'est dire que notre état charnel voué à la mort est un état provisoire, un état raté qui doit disparaître complètement. Il faut que notre corps accède à un autre état qui supprime cet état mortel et qui le remplace définitivement : c'est l'état de vie immortelle. Dès lors, cet état de vie ne peut pas être celui dans lequel se trouvent actuellement nos corps, car notre vie corporelle actuelle est mortelle. Ce nouvel état de vie, c'est celui du Christ ressuscité en qui l'état de vie actuelle et mortelle a disparu et est remplacé par l'état de vie de Dieu lui-même. La résurrection, c'est la divinisation de l'homme.

« *Christ* » : Paul ne dit pas « Fils de Dieu », il insiste sur l'humanité du Fils de Dieu. Il ne dit pas non plus « Jésus » qui se rapporte à sa vie terrestre et uniquement personnelle. « *Christ* » veut dire « Messie » : il indique la fonction, la mission de Jésus-Christ auprès des hommes. C'est pourquoi il est mis en parallèle avec « *homme* » (qui convient à tous les hommes), et il est « *prémices* » (terme beaucoup plus fort que « premier ressuscité » du Lectionnaire). « *Prémices* », en effet, souligne qu'il représente tous les hommes, qu'il s'est offert à Dieu en sacrifice et a été agréé par lui dans le but d'entraîner tous les hommes dans sa résurrection, tandis que « premier » n'indique pas le lien intime que la mission du Christ établit avec l'homme. Si le Plan de Dieu ne visait pas la résurrection de l'humanité, Jésus ne serait pas ressuscité. Il est donc normal, pour Marie comme pour tous ceux qui meurent dans le Christ, de ressusciter, puisque le Christ est ressuscité. Cependant, comme l'humanité de Jésus vient directement et d'abord de Marie [Cfr « Conclusion » de la 1^{ère} lecture, ci-dessus p. 5], celle-ci participe à la résurrection du Christ d'une façon totalement achevée, c.-à-d. avec son corps comme Jésus, ce qui n'est pas le cas de tous les autres hommes.

- v. 22 : jusqu'ici Paul a parlé du Plan de Dieu comme projet, maintenant il va parler de son actualisation, de sa réalisation. C'est pourquoi il dit "Adam" et il envisage l'histoire des hommes, et l'action du Christ : tous ont pâti de la mort transmise par Adam, et donc tous seront vivifiés par le Christ, puisque le Christ est ressuscité.

2) La réalisation hiérarchique de la résurrection universelle (v. 23-27a)

- v. 23 : « *chacun à son rang personnel* » (terme ici affaibli par « son »). C'est d'abord le Christ qualifié à nouveau de « *prémices* » (et non « premier »), parce que c'est par le lien qu'il a avec tous les hommes que tous les autres ressuscitent : Puis « *ceux qui seront au Christ à son avènement* » (terme traduit ici par « qui reviendra » et qu'on traduit habituellement par « Parousie ») : ce sont les croyants qui auront vécu pour lui et comme lui ; leur corps ressuscitera seulement à sa Parousie.
- v. 24 : enfin ce sera la fin, quand le Royaume au complet sera remis au Père, et que toutes les Puissances qui s'opposaient au Christ seront réduites à rien, exclues, rendues inutiles. Ces puissances du mal, ce sont le Dragon et tous ceux qui se sont soumis à lui.

« Détruit », littéralement : « *rendu inutile, désœuvré, ayant perdu la raison d'être* » (Cfr 34^e Ord A, p. 6, le terme καταργέω).

- v. 25 : « *Il faut qu'il règne* » : ce présent indique que le Christ règne déjà avant sa Parousie, parce qu'il a vaincu Satan, tout en le laissant encore, sur la terre, poursuivre la Femme et ses enfants. « *Jusqu'au jour où il mettra tous ses ennemis sous ses pieds* » : à la Parousie seulement, Satan et ses puissances seront définitivement écartés, réduits à l'inactivité et à la faiblesse éternelle. Le Christ les mettra sous ses pieds : ils serviront de carpettes foulées aux pieds, image suggestive de l'humiliation éternelle des ennemis du Christ.
- v. 26-27a : le dernier ennemi réduit à rien est la mort. Elle est signalée en dernier lieu, alors qu'elle est déjà vaincue à la Parousie, puisque tous les hommes ressusciteront, même les impies. C'est qu'il s'agit ici de la Mort éternelle dans laquelle les ennemis du Christ auront voulu être enfermés pour être définitivement débarrassés du Christ qui les ennuyait. Car même cette mort éternelle, Dieu a voulu qu'elle soit sous les pieds du Christ homme.

Conclusion

Comme la première lecture, cette épître expose le Mystère du Salut à partir de l'eschatologie finale. Pour comprendre les choses, les événements, l'existence actuels, il ne faut pas s'en tenir à ce qu'on en voit maintenant, mais les envisager selon ce qu'ils seront dans l'avenir, à la fin du monde. C'est pour que nous ayons une telle attitude que Dieu a révélé l'eschatologie du monde, les fins dernières. Seule entre toutes les religions, la religion judéo-chrétienne, et la musulmane qui s'en inspire, oriente l'homme vers l'avenir où Dieu achève tout ce qu'il a fait. Elle donne le sens de la vie, non comme les athées ou les païens l'entendent, à savoir une compréhension des choses actuelles par la raison contemporaine, mais comme une direction, une orientation vers une destinée révélée par Dieu. Parce que nous vivons dans une société païenne, nous devons toujours faire l'effort de voir les réalités actuelles à la lumière de cette révélation divine. Il y a, cependant, une grande différence entre la doctrine juive et la doctrine chrétienne : pour les juifs, la vie future est seulement cette vie-ci vue comme immortelle (ce qui est contradictoire) ; mais pour les chrétiens, la vie future, c'est la vie même de Dieu communiquée à l'homme, c.-à-d. la vie du Christ qui résout toutes les questions. Selon cette optique chrétienne, tout ici-bas aboutit à la mort et à la résurrection. Toutes deux doivent être vues ensemble, c.-à-d. dans le Christ qui fait de la mort un passage à la résurrection. Les séparer, c'est être pessimiste ou optimiste. Dès lors, ou tout va à la mort, et l'optimiste est insensé ; ou tout va à la résurrection, et le pessimiste est aussi insensé. Le chrétien authentique est ni l'un ni l'autre, mais il est un réaliste, celui qui croit que, vraiment, tout va à la mort dans le Christ pour que tout, vraiment, obtienne la vie du Christ.

Marie, par son union et sa conformité exceptionnelles au Christ, a une place privilégiée dans cette Économie du Salut. Comme le Christ et à cause du Christ, elle réunit en elle, en tant que la Femme, tout le passé et tout l'avenir. Elle est la nouvelle Ève, et l'humanité avant la Loi ; elle est la fille de Sion fidèle, et l'humanité sous la Loi ; elle est la Mère de l'Église, et l'humanité sous la grâce. Elle ramasse en elle toute l'humanité, parce qu'en elle c'est toute l'humanité que le Verbe de Dieu a assumée. Il n'est pas étonnant, pour un catholique, d'apprendre que cette proximité ineffable de Marie et de Jésus a pour conséquence l'assomption de son corps et de son âme et son règne avec le Christ dans le Ciel, et cela avant tous les hommes qui obtiendront cette même récompense à la Parousie seulement.

Évangile : Luc 1,39-56

I. Contexte

Ce texte est la suite directe de l'Annonciation à Marie, qui elle-même suit l'Annonce de Jean-Baptiste à Zacharie. Il est suivi de la naissance de Jean-Baptiste, puis de la naissance de Jésus. Ainsi vient en premier lieu l'annonce et la conception de Jean-Baptiste trois mois avant celle de Jésus, et c'est normal puisqu'il est le Précurseur du Christ. Mais ces deux annonces et ces deux conceptions sont séparées, les unes ont lieu en Juda, les autres à Nazareth. Notre texte constitue la rencontre d'Élisabeth et de Marie, et des deux enfants conçus, et la sanctification de Jean-Baptiste par Jésus. Or ce n'est pas Élisabeth qui va à Marie, mais c'est Marie qui va vers Élisabeth, parce que le Verbe de Dieu est allé vers l'humanité, incapable, elle, d'aller à lui.

La première partie de notre texte est encore vu au 4^e Avent C, et à la fête de la Visitation de Marie, le 31 mai. Je vais donc passer plus vite sur cette partie, pour mieux examiner le Magnificat qui est propre à l'Assomption et à la Visitation. Disons-le dès maintenant, le Magnificat est rempli de réminiscences de l'Ancien Testament (plus de 20 textes [Cfr 05 Notes de travail]), et est tout à fait conforme à la prière des pauvres. Marie y exprime son état de pauvreté, état demandé par la Loi et identique à celle du Fils de Dieu fait homme. Nous suivrons la traduction donnée par le Lectionnaire qui la reprend telle qu'elle fut traduite il y a quelques quarante ans par Gélinau, bien qu'elle soit peu exacte. [Cfr la traduction littérale dans 01 Textes]

II. Texte

1) La rencontre bénie de Marie et d'Élisabeth (v. 39-45)

- v. 39 : Portant en elle le Verbe de Dieu, Marie « *se lève* » (terme omis par le Lectionnaire), terme employé pour dire la résurrection. Elle vit déjà du Christ. Et elle se met en route « rapidement », c.-à-d. « *avec hâte* » [μετὰ σπουδῆς], terme exprimant la poussée du Saint-Esprit. Portant le Verbe, Marie est portée par l'Esprit. Elle est la nouvelle arche d'Alliance : l'ancienne portait les tables de la Loi et était portée par les Lévites. De plus, 'sur' l'arche, Dieu manifestait sa présence au milieu de son peuple en marche, mais 'en' Marie, qui représente toute l'humanité en marche, c'est Dieu lui-même qui est présent. Quel contraste : l'arche vivante de l'Alliance éternelle, portant Dieu et portée par Dieu !
- v. 40 : « *Elle salue Élisabeth* ». Si grande qu'elle soit, Marie reste humble : elle est venue vers Élisabeth et elle la salue la première, comme il convient à quelqu'un de plus jeune et d'inférieur. L'humilité est la vraie grandeur, car elle manifeste avec simplicité ce que Dieu a fait : comme Dieu est grand en tout ce qu'il fait, celui qui est humble manifeste cette grandeur et est vraiment grand.
- v. 41 : Cette salutation, prononcée par l'humble Marie, vient du Verbe qui se sert de sa voix et agit par le Saint-Esprit qui l'anime. Aussi, manifeste-t-elle sa puissance : elle sanctifie Jean-Baptiste dans le sein d'Élisabeth, et celle-ci est remplie à son tour du Saint-Esprit. C'est la rencontre de la vieille Élisabeth et de la jeune Marie, c.-à-d. la rencontre de ① l'ébauche de l'Église, le vieil Israël, à bout de rouleau, portant l'Ancien Testament, mais pieuse, fidèle et donc pauvre, confuse devant cette grande salutation, et ② de la nouvelle Église, jeune, vivifiante, portant le Nouveau Testament, mais petite, humble et pauvre, confuse de l'abaissement du Verbe, et consacrant Jean-Baptiste comme Précurseur du Christ.

Alors, poussée à son tour par le Saint-Esprit, Élisabeth exprime en termes significatifs la foi et l'espérance d'Israël :

- v. 42 : Marie est bénie, c.-à-d. bénéficiaire des Merveilles du Salut, merveilles qui doivent s'accomplir par elle. Jésus aussi est béni, mais, comme il est le Sauveur, celui qu'Élisabeth va bientôt appeler « *mon Seigneur* », est lui-même la Merveille du Salut, son humanité renferme toutes les Merveilles du Salut. C'est même par Jésus que Marie est bénie. Si Élisabeth parle d'abord de Marie, ici comme dans les versets suivants, c'est parce que c'est par Marie qu'on trouve Jésus (comme les bergers voient d'abord Marie : Lc 2,16).
- v. 43 : Marie est « *la mère de mon Seigneur* », c.-à-d. de mon Dieu, ce qu'aucune femme n'a été auparavant. La découverte d'un tel mystère confond Élisabeth qui, reconnaissant son indignité devant le Dieu que porte Marie, ne comprend pas pourquoi le Seigneur est venu à elle et lui a fait la grâce de sanctifier son enfant.
- v. 44 : Marie est celle qui communique la Sainteté de Dieu à Israël. Par elle, en effet, celui qui est le Saint est sur terre et a commencé son œuvre de sanctification en Jean-Baptiste avant même qu'il soit né.
- v. 45 : Marie est « *bienheureuse* », c.-à-d. : qui a mérité de participer déjà au bonheur du Ciel. Elle est bienheureuse, parce qu'elle a cru à tout ce que Dieu lui a dit et demandé. Ce qui revient en propre à Marie, c'est la foi ; tout le reste vient de Dieu. La foi suffit pour que le Sauveur lui-même lui soit donné.

2) Le Magnificat au Seigneur qui a réalisé ses Promesses (v. 46-56)

Il comprend deux parties, l'une concernant Marie, l'autre concernant l'Église :

a) Marie dans l'œuvre du Salut (v. 46-50)

- v. 46-47 : ils expriment deux choses : la grandeur de Dieu et la joie de Marie :

« *Mon âme magnifie* » (et non « exulte »), c.-à-d. proclame la grandeur de Dieu. Dieu seul est grand. En disant cela, Marie sous-entend que tout le reste est petit et nul en soi. Elle ne le dit pas expressément, parce que tout le reste qui est petit existe uniquement pour magnifier le Seigneur.

« *mon esprit exulte* » : la joie de Marie (voir 3^e Avent C, p. 4-6), ainsi que tout le reste, ne peut être trouvée et obtenue que dans le Sauveur. Aucune joie terrestre n'est comparable à cette joie qui vient de Dieu et de Dieu Sauveur, car cette joie est le l'ordre du Salut, de la délivrance du péché et de la mort. Marie n'exprime pas le péché, parce qu'elle porte en elle le Sauveur, vainqueur du péché et de la mort.

- v. 48-50 : donnent deux motifs de la louange que Marie exprime à Dieu, deux motifs qui sont en même temps deux bienfaits :

Le premier motif et bienfait (v. 48) : Dieu a accueilli et consacré « l'humilité » de Marie pour le bien de toutes les générations, de toute l'humanité. Pour mieux faire ressortir la grandeur du don de son Christ. Dieu a voulu et a conservé « l'humilité de Marie qui reste la servante du Seigneur ». C'est en voyant cette disposition de Dieu à son égard que « *toutes les générations la diront bienheureuse* ».

De fait Marie a toujours été grandement vénérée dans toute l'Église, elle est aussi en grand honneur chez les musulmans, et, encore aujourd'hui, chez les juifs autochtones en Israël. A travers l'humilité, c'est l'humilité, l'abaissement, de la grandeur de Dieu qui transparait. Marie est la Pauvre par excellence, parce qu'elle s'est totalement oubliée pour que Dieu se manifeste comme il veut.

Le deuxième motif et bienfait (v. 49-50) : La grande œuvre du Dieu « saint » en Marie est l'Incarnation par laquelle « sa miséricorde est donnée à tous ceux qui le craignent ». Et cette grande œuvre est accompagnée d'autres grandes œuvres : son immaculée conception, sa virginité, sa maternité, son élection, sa sainteté, toutes choses qui ne relèvent pas de l'homme, mais de Dieu. Aussi est-il dit « Saint est son Nom », comme l'Ange avait dit à Marie : « L'Esprit-Saint... te prendra sous son ombre ; c'est pourquoi l'enfant sera saint et sera appelé Fils de Dieu » (Lc 1,35). En conséquence de cette Incarnation, « la miséricorde de Dieu » (et non « l'amour ») entreprendra d'âge en âge de sauver, par le pardon, la guérison et tous les biens [accordés], « ceux qui le craignent » et se soumettent à lui. Parce que le Christ vient par Marie, le Salut par la miséricorde de Dieu vient par elle pour tous les hommes de bonne volonté.

b) L'Église dans l'œuvre du Salut (v. 51-55)

Ici Marie n'est plus envisagée, c'est toute l'humanité représentée par Israël dans ses membres et dans son élection. Ce qui y est développé, c'est l'action de Dieu pour mener les hommes au Christ.

- v. 51-53 : exposent la naissance et la croissance de l'Église des pauvres face aux riches. Sous forme antithétique est montré le sort des riches et des pauvres en Israël et dans les nations. On y voit déjà transparaitre les béatitudes et les malédictions que Jésus prononcera plus tard. Tous les verbes sont au passé, comme si tout était déjà réalisé, car le Messie est là comme une bombe cachée dans la place forte de ces mutins de riches, et comme un chèque d'un milliard sur la table de ces soumis de pauvres.
- v. 54-55 : exposent le statut et le rôle de l'Église dans le monde, conformément à la Promesse faite à Abraham et confiée à Israël repentant. C'est une allusion très nette au Messie promis qui accomplira le Plan de salut. Jésus, que Marie enfante, est le signe que Dieu s'occupe d'Israël qui était jusqu'ici l'Église ébranchée et qui maintenant est appelée à devenir l'Église du Christ pour toujours.

3) Séjour actif de Marie chez Élisabeth (v. 56)

Marie demeure chez Élisabeth jusqu'à la naissance de Jean, afin que celui-ci bénéficie de l'action et des lumières du Verbe incarné, et qu'il puisse, à sa naissance, transmettre la puissance du Christ à son père et lui rendre la parole.

Mais Marie n'assiste pas à la naissance de Jean, parce que Jésus doit rester caché et Jean être manifesté : ① sa naissance, en effet, se fera au grand jour, devant les voisins et les proches, pour que soit manifesté ce qu'il est (v. 57-66), et ② elle inaugurerait une période de trente ans où Jean restera au niveau de l'Ancien Testament (v. 80) jusqu'au jour où le Verbe lui demandera de rendre témoignage de lui devant les hommes (3,2).

Conclusion

Les deux parties du Magnificat se répondent : Marie voit que ce que Dieu a fait en elle, il le fera pour l'Église et pour toute l'humanité, et même que le salut universel et final est assuré, parce qu'elle porte en elle le Sauveur. Le Magnificat à son tour est une réponse à la Visitation : Par sa salutation, Marie, sanctifiée par le Verbe, lui permet de sanctifier Jean-Baptiste et Élisabeth, et dans leur personne, Israël et l'humanité, et c'est pourquoi elle magnifie et glorifie le Seigneur par un chant qui expose déjà l'accomplissement du Salut comme il le sera à la fin du monde, et qui sera chanté par les habitants de l'Église céleste dans la gloire éternelle. Dès lors le Magnificat est aussi notre chant, il chante l'œuvre que Dieu veut faire en nous.

La Visitation et son répons sont advenus à huis clos, et n'ont été révélés qu'après la Pentecôte. C'est que le mystère de l'Incarnation, qui doit aboutir pour toute l'humanité, et qui, par Marie, a déjà abouti à la glorification du Ciel, s'élabore ici-bas dans l'effacement, l'humilité, la pauvreté. Cette disposition de Dieu dépasse et confond la raison humaine, elle ne peut être perçue et accueillie que dans la foi. L'homme charnel veut trouver la gloire sur la terre et se rend incapable de comprendre la gloire du Ciel ; pour lui, la fête de l'Assomption est le jour où il part en vacances. Par contre, l'homme spirituel, qui vit de la foi du Christ, sait que la vraie gloire est seulement au Ciel, et que sur terre, c'est le temps de l'abaissement, de la pauvreté, du vide de lui-même pour laisser Dieu venir en lui ; aussi aspire-t-il à la gloire du Ciel dont la joie de l'Assomption de Marie lui donne un avant-goût, car, invisiblement mais réellement, la grâce de l'Assomption nous fait participer à la gloire de Marie.